

DEPART du FOYER FAMILIAL pour 29 MOIS D'AVENTURES

14 juillet 1943, je suis convoqué à me présenter à Nyons dans la Drôme, pour y effectuer 8 mois de service obligatoire dans les chantiers de jeunesse. Cette institution créée par l'état français a pour mission de se substituer au service militaire obligatoire pour tous les français à l'âge de 20 ans suite à la capitulation et à la dissolution de l'armée française.

Étant donné la pénurie des transports et les difficultés de se déplacer, avec quelques camarades sisteronnais convoqués eux aussi, nous prenons le train le 13 juillet pour Nyons via Veynes et Livron. A cette gare pas de correspondance, nous passons la nuit à la belle étoile dans des gerbiers à proximité. Le lendemain nous sommes récupérés par les recruteurs du camp et nous rejoignons le groupement 33 des chantiers de jeunesse. Aussitôt c'est la prise en main avec la visite médicale d'incorporation à la chaîne succincte, rapide



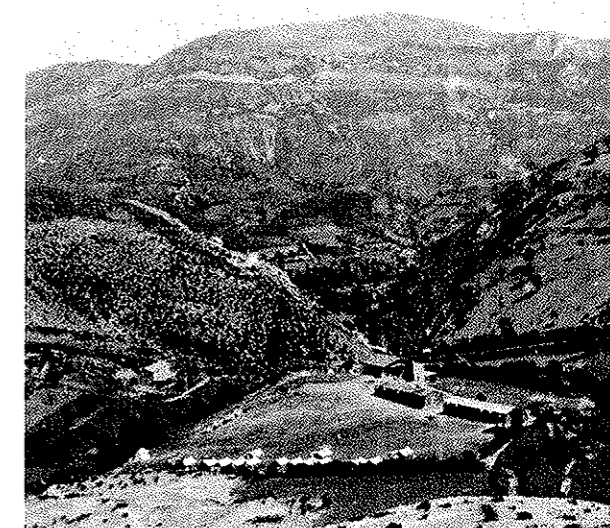


avec au bout une piqûre aux trois vaccins associés Cette piqûre assez éprouvante nous a donné droit à 24 heures de diète et de tranquillité.

L'incorporation, visite médicale comprise et équipement ont duré trois jours. Nous voilà donc militaire sans armes mais avec le paquetage complet du soldat. Nous sommes affublés de vieilles tenues de l'armée teintes en vert foncé : blouson de drap, short, bandes molletières, béret, chemises grises, chaussettes blanches et godillots.

Les trois jours d'incorporation sont

vite passés et nous nous embarquons sur un camion a gazo-bois en direction de notre affectation dans un camp de travail qui se trouve à Montfroc dans la vallée du Jabron. A l'annonce de notre destination, nous les siteronnais nous sommes ravis, car Montfroc se trouve à une trentaine de kilomètres de chez nous. Mais hélas nous allons vite déchanter, après avoir traversé le village, nous nous engageons dans une petite vallée en direction de la montagne de Lure et nous grimpons vers le sommet de Larrans (1379m). A mi chemin du sommet sur un petit plateau loin de toute habitation en pleine nature nous découvrons notre campement composé de quatre baraquements et d'une vingtaine de



tentes à 2 places. Les baraquements sont réservés à l'administration, à la cuisine et au logement es chefs. Bien entendu nous avons droit aux tentes avec de la paille comme matelas.



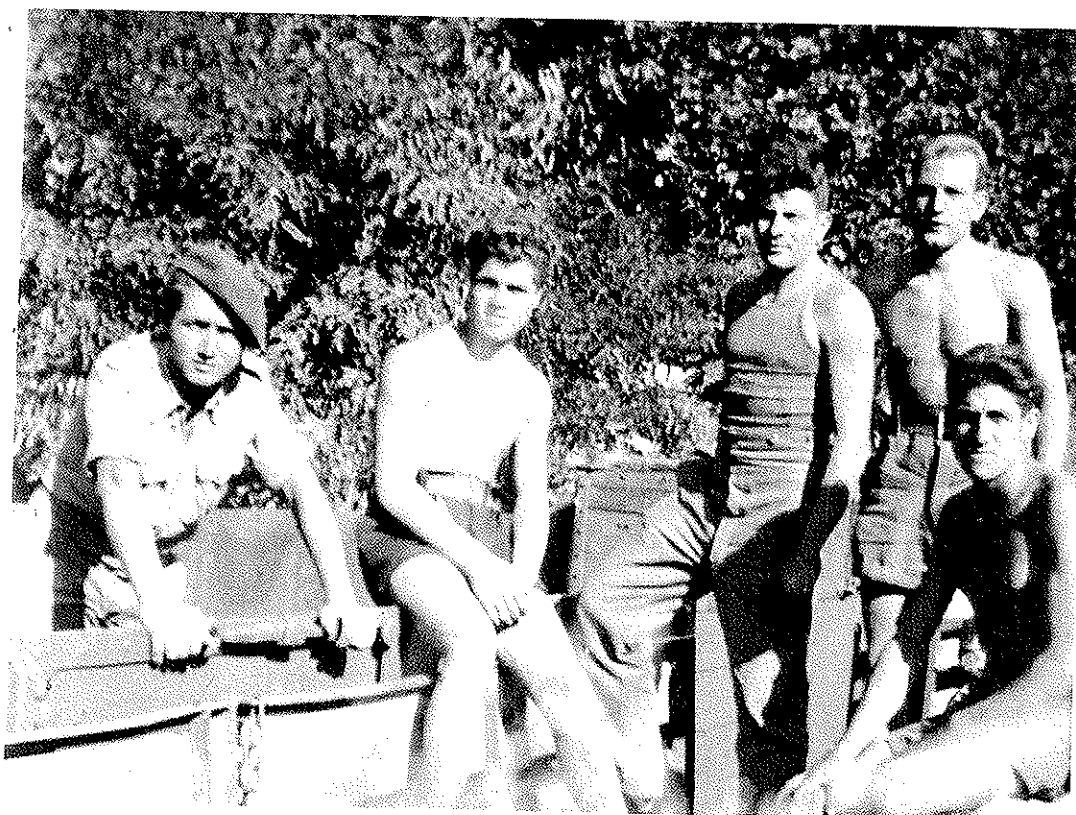
L'emploi du temps de la semaine, sauf le dimanche ne nous laisse peu de temps libre pour méditer :

4 heures du matin, réveil musculaire, torse nu, en short, après ces quelques exercices, course vers le torrent, plongée et traversée de la retenue d'eau fraîche pour parfaire le réveil et course au retour.

Petit déjeuner, café avec la boule de pain à huit accompagnée d'une portion de fromage type « vache qui rit ».

5 heures du matin, salut aux couleurs avec appel.

5 heures 15, départ vers le sommet de Larrans pour le chantier de forestage, notre travail n'était pas d'abattre des arbres mais de débarder des troncs et branches abattus par nos anciens que nous venions de remplacer . Tout ce bois rassemblé à proximité d'un câble pour être descendu dans la vallée à proximité de la route et être ensuite transporté par notre camion gazo-bois en gare de Sisteron et parait-il livré aux boulangers de la ville de Lyon.



6 heures du matin, début du travail, car il fallait bien 45 minutes pour effectuer le trajet campement- chantier. Le record de l'ascension était de 40 minutes, celui de la descente : 5 minutes, cela donne une idée de la déclivité à gravir chaque matin.



Le travail était assez pénible, mais nous avions droit à une pause d'un quart d'heure avec casse croûte (1/8^e) de boule de pain.

13 heures fin de chantier et retour au campement.

14 heures, repas ensuite repos jusqu'à 16 heures.

Nouveau rassemblement pour la formation militaire avec

(ci-dessus le chantier au sommet de Lure) tout son florilège de manœuvres traditionnelles sans arme bien entendu, armistice oblige, en somme ce que l'on appelle habituellement faire ses "classes" .

18 heures, nouveau rassemblement, appel, descente des couleurs, repas et « dodo » avec extinction des feux.

Le dimanche était plus calme, réveil à 7 heures, rassemblement à 8 heures, salut au drapeau, appel et petit déjeuner.

La matinée était réservée à l'inspection des tentes, des équipements, etc., et aux corvées de propreté du campement.

L'après midi, quartier libre, quelques fois nous partions à travers La montagne jusqu'au restaurant du village des Omergues pour nous retaper avec un plat de haricots (denrée rare à cette époque) et plus rarement jusqu'à Séderon pour acheter du pain blanc au marché noir.

Je dois préciser que malgré le travail pénible qui nous était imposé, le ravitaillement n'était pas des plus copieux, nous avions tous pris la « ligne ». Les incorporés de Marseille ont beaucoup plus souffert que nous les Bas-Alpins, de par le ravitaillement mais aussi des efforts physiques en pleine montagne. Il n'était pas rare de voir les jeunes aller marauder dans les vergers et cultures des habitants du village de Montfroc.

Personnellement, j'ai pu me rendre à Sisteron au mois de septembre, à deux ou trois reprises pour jouer au foot, un camarade sisteronnais venait me chercher et me ramener avec sa camionnette à gazo entre les deux appels de l'après midi. Ces déplacements étant à mes frais, cela limitaient mon désir d'aller jouer avec l'équipe du Sisteron- vélo.

Le 17 octobre, à l'appel du matin, l'on nous annonçait que nous allions déménager sans nous faire connaître la destination, mais en revanche, nous recevions une nouvelle tenue militaire, paquetage

complet et tout neuf. C'était une nouvelle tenue verte, moderne avec pantalon de golf, blouson de cuir, sac tyrolien avec armature métallique, etc ... Ces événements ne nous paraissaient pas très rassurants, car nous craignions de partir travailler directement pour les allemands, ceux-ci ayant de plus en plus besoin de main d'œuvre.

L'organisation du travail obligatoire (S.T.O.) n'obtenant pas le succès espéré pour construire des fortifications de défense le long des côtes de l'Atlantique. Beaucoup de jeunes convoqués ne rejoignaient pas ces chantiers, mais préféraient rejoindre la clandestinité, soit dans les embryons de maquis, soit en se réfugiant dans des fermes isolées.

Avec quelques camarades, nous prenions la décision de désertir avec le nouveau paquetage complet le soir même.

Vers minuit, nous quitions le camp sous une pluie battante, le déménagement du groupe étant fixé au lendemain.

Notre destin venait de prendre un grand virage, nous venions de quitter un avenir tout tracé pour nous engager vers un inconnu pleins de risques, nous faisant entrer de plein pied dans la clandestinité et certainement dans la résistance active. Cette décision de refuser l'ordre établi, ne paraît pas logique compte tenu de la situation du pays et de notre inexpérience de la vie. Cet acte irrationnel, cette pulsion qui m'a poussé à prendre cette décision, trouvera certainement sa justification, en jetant un regard en arrière, sur mon environnement familial, sur l'éducation reçue et aussi compte tenu des événements en cours, et sur mon patriotisme.

Je crois sincèrement que je ne me suis pas engagé dans cette voie, ce jour là par hasard, mais plutôt que cet état d'esprit était déjà en moi, qu'il sommeillait, qu'il s'était forgé à mon insu, au fur et à mesure des événements, pour surgir ce soir du 17 octobre 1943 et me

faire réagir. Il est certain que l'éducation républicaine insufflée par nos maîtres d'école primaire, viscéralement laïques et patriotes, y est pour beaucoup.

D'autre part, les conversations et les souvenirs racontés par les anciens de 1914/1918, les récits de mon père, lui-même prisonnier en Allemagne pendant les années 1917/1918. Tous ces propos désignant l'Allemagne, notre ennemie héréditaire et revancharde. Le souvenir de voir la mobilisation de 1939 et le départ enthousiaste des appelés suivi de leur retour, désabusés, écoeurés, humiliés avec le sentiment d'avoir été trahis, sans oublier les milliers d'autres retenus prisonniers.

Tout cela ne pouvait laisser indifférent et ne pas marquer l'adolescent que j'étais, impuissant face à tous ces évènements et à tant de souffrances.

Mon premier engagement civique, m'avait déjà en 1940 fait participer à la défense passive à Sisteron, en assurant des tours de garde la nuit à la mairie, près du signal d'alerte, ainsi qu'au corps des sapeurs pompiers. Je dois avouer aussi que je n'avais pas apprécié d'avoir au printemps de 1943, été arrêté par la gendarmerie allemande et passé la nuit enfermé dans une chambre de leur hôtel, sous prétexte d'avoir tenu des propos insultants à leur encontre en traitant de « boche » une de leur patrouille, lors d'une conversation entre amis.

C'est donc, toutes ces considérations, qui ont pesé lourdement lors de ma décision impulsive de désertier les chantiers de jeunesse.

Notre départ a eu lieu sans bruit, la pluie favorisant certainement notre entreprise en nous évitant des rencontres, d'autant plus que nous contournions les villages. Après avoir marché toute la nuit,

le matin au petit jour, nous nous sommes écartés de la route et nous avons passé la journée dans un cabanon abandonné pour ne pas nous faire repérer. Absent à l'appel du matin, nous étions devenus des déserteurs et à ce titre recherchés par la gendarmerie française et d'autre part des réfractaires vis-à-vis des troupes allemandes.

Dans la nuit du 18 octobre, chacun de nous regagnait sa famille, dans un premier temps, en attendant d'être pris en charge par une organisation clandestine de résistance. Le 19 dans la matinée, les gendarmes venaient annoncer à mes parents mon départ des chantiers de jeunesse, leur demandant de me conseiller de retourner au camp de Nyons. Ils leur assuraient qu'il ne serait pas tenu compte de ma fugue et que par conséquent je ne serais pas considéré comme déserteur. Ma mère feignait l'ignorance et leur promettait de me faire la leçon si d'aventure je rejoignais ma famille.

Ne pouvant rester longtemps dans nos familles, la nuit suivante nous étions pris en charge par un de mes oncles, Pierre Laugier, au faubourg de la Beaume à Sisteron. Après avoir séjourné deux ou trois jours dans une grange, nous avons été affecté vers un lieu plus sûr à Valernes chez deux cultivateurs célibataires, les frères Mayol, dans une petite ferme perdue à l'écart dans la montagne au pied du rocher de Gâches.
